

eu lieu l'assassinat, et qu'on eut trouvé les os blanchis de la princesse sous le vieil aulne creux. On les enleva pour les mettre en terre sainte et on reprit la couronne à l'assassin. On fit sur la grande place un énorme bûcher où fut invité tout le peuple, et on brûla le criminel. Le cadet eut alors la couronne.

(Conté par Claude Hüssler, carrier à Raon l'Etape).

IV

LA FILLE AUX MAINS COUPÉES OU L'HÔTESSE DU DRAGON VERT

U^N roi n'avait qu'une fille, quand sa reine vint à mourir. Au bout de quelque temps il se remaria avec une mauvaise reine qui ne pouvait souffrir sa belle fille. Elle ne savait quel mal lui faire et quelles méchancetés inventer contre elle. Le roi n'était pas toujours là, ses affaires l'appelant souvent au dehors, et la marâtre mettait ces absences à profit. Un jour que le roi était à la guerre, lasse de tourmenter la jeune fille, elle résolut de s'en débarrasser. Elle empoisonna les trois plus beaux chevaux des écuries de la cour, et écrivit au roi que sa fille était si méchante qu'elle faisait du mal à tout le monde et avait été jusqu'à empoisonner ses trois plus beaux chevaux. Le roi, quoique chagriné car il avait ces chevaux en affection, répondit que c'était fort mal à sa fille d'avoir commis ce méfait mais qu'au demeurant la mère des chevaux n'était point morte et qu'il pourrait s'en procurer d'autres.

La marâtre fit alors empoisonner les trois plus beaux chiens de chasse de la cour et écrivit encore au roi que sa terrible fille les avait fait mourir. Le roi répondit que la mère des chiens n'était point morte et qu'il aurait d'autres chiens. La reine poussée à bout, et désespérant de jamais irriter son mari contre sa fille, n'hésita point à commettre un horrible crime en faisant tuer le fils qu'elle avait eu de son mariage avec le roi. A la nouvelle qu'elle lui en manda, le roi revint en hâte et dit à sa fille. « Misérable, tu as empoisonné mes trois plus beaux chevaux, puis mes trois plus beaux chiens, non contente de cela tu as été jusqu'à tuer mon fils, ton frère, la vengeance est grande, la mienne ne le sera pas moins ». « Père, répondit la jeune princesse, vous ferez de moi ce que vous voudrez je suis innocente de ces crimes. » Le père malgré tout, ne pouvait croire aux forfaits de sa fille, mais poussé par sa femme, il résolut de la punir; il la fit monter à cheval avec lui, et la mena loin, bien loin dans la forêt. Descendu de cheval il lui fit mettre les

deux mains sur un *toc*¹ de bois et tirant son épée, il lui coupa d'un coup les deux poignets. La jeune fille ne se plaignit point et dit seulement à son père qui repartait. « Père, je ne vous souhaite pas de mal, mais je voudrais pour vous montrer mon innocence, qu'en vous en retournant vous tombiez de cheval, et qu'il vous entre une épine dans la cuisse laquelle ne puisse en être retirée que par mes mains ». Il n'avait pas fait cinq cents pas qu'il tomba de cheval et qu'une épine lui entra profondément dans la cuisse. Rentré chez lui il la fit voir à tous les médecins, mais aucun ne put la sortir ; il regretta alors d'avoir martyrisé sa fille, pensant que peut être elle était innocente et que Dieu en accomplissant son vœu l'avait voulu prouver. Depuis il vécut toujours malade et rongé de remords.

La fille en parcourant la forêt, était bien en peine de savoir comment elle vivrait, infirme et sans abri. Elle finit par trouver un gros chêne creux où elle se réfugia. Dans cette forêt située aux confins du royaume de son père, les princes du pays voisin venaient souvent chasser ; chaque fois qu'ils donnaient à manger à leurs chiens, ceux-ci ne touchaient pas à leur nourriture et partaient en l'emportant dans leur gueule. Les princes en étaient bien étonnés, aussi ils voulurent savoir où leurs chiens portaient ainsi ce qu'on leur donnait. Ils les suivirent et virent la meute entrer dans le chêne creux, où ayant pénétré les princes trouvèrent la princesse aux poignets coupés. Ils furent frappés de sa beauté et l'emmenèrent dans leur château.

Dans l'intervalle, le plus jeune des princes, la voyant si belle, en tomba amoureux. Il voulut l'épouser et le dit à sa mère. Celle-ci lui observa qu'il était fou de vouloir s'embarasser d'une femme sans bras qui ne pourrait l'aider en rien. Le jeune prince répondit qu'il y avait des servantes assez à la cour pour servir sa future femme et faire son ouvrage, que c'était son goût et qu'il ne pourrait vivre sans elle. La mère entendit ces raisons, car elle était bonne et aimait son fils, de plus elle appréciait la jeune princesse à laquelle elle ne pouvait reprocher que sa cruelle infirmité. Elle consentit au mariage qui eut lieu au milieu de grandes fêtes.

Peu de temps après la guerre fut déclarée et le prince malgré le chagrin qu'il en avait fut obligé de quitter sa femme pour aller combattre ses ennemis. Il partit, et pendant son absence sa femme accoucha de deux beaux enfants, un fils et une fille. Le fils était le

¹ Souche.

vivant portrait de son père et en regardant la fille on aurait cru voir la mère en petit. La mère du prince lui écrivit aussitôt pour lui annoncer cette bonne nouvelle. En ce temps là il n'y avait pas de facteurs comme maintenant, et il ne suffisait pas de mettre les lettres à la boîte avec un timbre dessus pour qu'elles arrivent à destination. On les donnait à des courriers qui parlaient à pied ou à cheval et se relayaient par étapes. Le courrier qui portait la lettre de la vieille reine devait passer devant la maison de la mauvaise belle-mère.

Quand celle-ci le vit, comme elle était curieuse, elle le fit appeler dans le dessin de savoir des nouvelles. Le courrier lui raconta que sa jeune reine aux poignets coupés avait eu un fils et une fille et qu'il en allait porter la nouvelle au prince son époux, par une lettre qu'il avait sur lui. La marâtre entendant cela, vit que sa belle-fille détestée vivait encore et résolut de lui nuire encore. Elle fit boire au courrier un verre de vin dans lequel elle avait versé de l'eau *d'endormi*, qui le fit tomber dans un profond sommeil. La belle-mère prit la lettre qu'il portait et la remplaça par une autre qu'elle écrivit où il était dit au prince que sa femme avait accouché d'un chien et d'une chienne, on y demandait ce qu'il fallait faire de ces animaux et de leur mère. La méchante femme pensait bien qu'à cette nouvelle le prince ne pourrait manquer de détester sa femme et d'ordonner sa mort.

Il en fut bien triste mais écrivit. « Que ce soit chien ou chienne, qu'on ne leur fasse pas de mal, pas plus qu'à ma femme, qu'il serait temps à mon retour de voir ce qu'il y aurait à faire. »

Un autre courrier repartant prit cette lettre et passa devant le château de la marâtre. On le fit encore entrer, comme la première fois on lui fit boire de l'eau *d'endormi* et on lui prit sa lettre. La méchante belle-mère la remplaça par une autre où il était dit : « Si ma femme a accouché d'un chien et d'une chienne qu'on la fasse mourir de suite ainsi que ces animaux. » La mère du prince lut cette lettre avec tristesse mais ne différa point cependant d'en exécuter la teneur. En pleurant elle ordonna aux deux plus fidèles valets de la cour d'aller conduire sa belle-fille et ses deux enfants au loin et de les massacrer. Elle embrassa tristement sa belle-fille et lui emplit ses poches d'or et d'argent.

Arrivé au bois, loin dans la forêt, le plus vieux des valets dit à son camarade : « Je ne peux pas me décider à faire mourir une si bonne femme et de si beaux enfants. Il arrivera ce qui pourra, je vais les laisser partir ». « Cela me fait bien de la peine aussi, dit l'autre valet, laissons les donc en vie ». Ils attachèrent sur le dos de

la fille aux poignets coupés, ses deux enfants et lui dirent : « Chère reine, allez bien loin de peur qu'on ne vous retrouve et que d'autres ne fassent ce que nous ne voulons pas faire ; tâchez de vous sauver la vie, mais ne revenez plus afin qu'on croie que nous avons fait l'ouvrage qu'on nous avait commandé. »

Elle partit, pendant que les valets retournaient à la cour. Les pauvres petits enfants criaient et pleuraient de soif. Pendant qu'elle était penchée sur une fontaine pour attrapper quelques gouttes d'eau pour les calmer, un beau vieillard passa près d'elle et lui demanda la cause de ses chagrins. C'était le grand saint Pierre qui faisait une tournée sur la terre, il lui dit : « Vous paraissez bien affligée ma pauvre dame, qu'avez-vous donc qui vous tourmente. » La princesse raconta alors sa vie, les noirs mensonges inventés contre elle par sa belle-mère, ses poignets coupés par son père, sa vie dans le chêne creux et comment elle y fut découverte par des princes. Elle lui raconta aussi que le plus jeune d'entre eux devint amoureux d'elle et l'épousa, qu'il partit pour la guerre, et que pendant ce temps elle eut deux enfants, qu'elle ne savait pourquoi il avait ordonné sa mort et celle des petits, que les valets qui devaient les tuer avaient eu pitié d'elle, mais que cela ne l'empêcherait pas de mourir avec ses enfants, car étant infirme comme il pouvait le voir elle ne pourrait les soigner et les nourrir. Saint-Pierre lui dit : « Ma pauvre fille, je vais vous rendre vos mains pour que vous puissiez vous tirer d'affaire. L'ayant fait, il lui remit une petite baguette dont elle n'avait qu'à frapper trois coups à terre pour obtenir ce qu'elle désirait. Elle remercia bien le grand Saint-Pierre et se servi aussitôt de sa baguette pour avoir une maisonnette comme abri dans l'endroit où elle se trouvait, puis elle demanda à sa baguette de lui procurer de quoi se soutenir ainsi que ses enfants.

Ne se trouvant pas assez éloignée du château de son mari elle continua à marcher. Elle arriva un jour dans un petit pays où elle apprit que vivaient deux pauvres bûcherons chargés de famille, bien honnêtes, et de bonne renommée, elle leur confia ses enfants pour un an. Plus loin elle rencontra le vieux sergent La Ramée, elle causa avec lui, lui demandant dans quel régiment il servait, s'il revenait de la guerre, et s'il connaissait le prince (son mari). Justement il servait dans son régiment. Elle lui acheta ses papiers et ses effets et s'en alla vers son mari. Celui-ci la vit à une revue et la regarda, il l'observait de si près semblant la reconnaître, qu'elle eut peur, et se sauva ne sachant pas qu'il l'aimait toujours et n'avait jamais donné l'ordre de la tuer.

La princesse revint au petit pays où se trouvaient ses enfants chez les bûcherons et se fit bâtir un hôtel où elle mit comme enseigne : *Au dragon vert*. La guerre où était son mari finit dans le même moment et il rentra chez lui. Il réclama sa femme à sa mère qui lui dit : « Mais misérable, tu as le courage de me le demander, après que tu as ordonné de la faire mourir. » Elle lui montra sa lettre, et il fut bien étonné et navré. Il montra à son tour à sa mère la fausse lettre qu'il avait reçue d'elle. La mère et le fils reconnurent mutuellement qu'ils avaient été trompés. Le prince jura qu'il battrait forêts et montagnes pour retrouver les os de sa femme et de ses enfants. Il se mit à sa recherche sans plus tarder et tout le monde de sa cour fouilla les bois et les campagnes sans rien découvrir. Un jour le prince au bout de quelques années arriva dans le petit pays où vivait sa femme avec ses enfants, il entra dans l'Auberge à l'enseigne du *Dragon vert* où il demanda à dîner pour son escorte. L'hôtesse reconnut son mari et se hâta de se cacher, pas assez vite pour que celui-ci ne l'eut aperçue. Ses enfants servaient à table, ils avaient bien alors 9 à 10 ans, le prince les regardait tous deux avec étonnement, car le garçon lui ressemblait autant que la fille ressemblait à la femme qu'il cherchait avec tant de persévérance et de soins. La princesse se dérobait toujours, et de l'avoir un peu entrevue il désirait d'autant plus la voir à son aise. Il trouvait bien qu'elle ressemblait à sa femme mais ce qui l'égarait, c'est que l'hôtesse avait ses deux mains et que sa femme ne les avait plus. Quand le prince eut demandé le règlement de sa dépense, l'hôtesse dut se présenter. Elle tremblait et pleurait, craignant que son mari ne la cherchât pour la faire mourir avec ses enfants, s'il la reconnaissait. Sans attendre elle se jeta à ses genoux en lui demandant pardon, lui disant qu'elle voyait bien qu'elle ne pouvait se cacher plus longtemps, qu'il voulut bien lui pardonner, mais que du reste elle n'avait commis aucun crime. Tout s'expliqua et le prince emmena tout joyeux sa femme et ses enfants à la cour. Il y eut à leur retour un grand repas de famille en signe de réjouissance. La princesse dit à son mari : « Cher mari, j'ai encore une tâche à remplir. Quand mon père m'a coupé les deux poignets, je lui ai dit : « Père je ne vous souhaite pas de mal, mais je voudrais pour vous montrer mon innocence qu'en vous en retournant vous tombiez de cheval, qu'il vous entre une épine dans la cuisse laquelle ne puisse en être retirée que par mes mains. » Ce que je lui avais souhaité est arrivé et depuis ce moment il souffre cruellement : maintenant que saint Pierre m'a rendu mes deux mains il faut que

je le délivre. » Le prince et la princesse partirent chez le roi. Quand ils furent arrivés à son château ils demandèrent à le voir, la marâtre qui se trouvait là les vit mais ne reconnut pas la belle fille qu'elle détestait, et elle alla trouver son mari en lui disant qu'une femme voulait le voir et disait qu'elle le pourrait guérir. Le père se souvenant de ce que lui avait dit sa fille eut comme un soupçon que ce pouvait être elle, il ordonna à sa femme de faire monter celle qui le demandait, mais exigea de la voir seule. La jeune femme arriva dans la chambre et dit au roi : « Je sais qu'il y a longtemps que vous souffrez, et je connais les circonstances dans lesquelles vous est arrivé votre accident. Votre fille que j'ai bien connue m'a tout raconté et m'a répété ce qu'elle vous avait dit et qui est arrivé » Le roi entendant cela regarda la jeune femme et il lui sembla bien reconnaître sa fille, mais ce qui le trompait c'était de voir des mains là où il croyait les avoir coupées. Ainsi qu'elle le lui demandait il lui montra l'épine ; la jeune femme mit son doigt dessus et elle ne l'eut pas plutôt touchée qu'elle sortit de la cuisse du roi et sauta au plafond.

Le roi alors n'eut plus de doute, il embrassa bien fort sa fille retrouvée et fut bien content de la voir vivante comme on peut le penser. Il se leva, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, descendit de sa chambre, fit appeler tous ses valets et rassembler toute sa cour. Alors, devant tout le monde, il fit dire à sa fille toutes les misères que sa belle-mère lui avait faites, comment elle l'avait accusée d'avoir empoisonné les trois beaux chevaux, les trois beaux chiens et son frère. La belle-mère fut confondue et obligée d'avouer ses crimes. Le roi la fit brûler sur le bûcher en punition. Puis comme il était déjà vieux et fatigué il donna sa couronne à son gendre. Il y eut alors des grandes fêtes et des banquets à n'en plus finir. Je me le rappelle, car j'étais là pour ramasser les plats, j'en ai laissé tombé un. Le chef cuisinier m'a donné pour m'apprendre à faire attention, un si grand coup de pied au derrière que le trou m'en est toujours resté. Je pourrais le montrer.

(Conté par Claude Hüssler, carrier à Raon l'Étape.)

CHARLES SADOUL.

